

Françoise Guillaumond

# Les canous



Editions **Passiflore**

## DU MÊME AUTEUR

- *Trop de bruit dans le vide-ordures*, Éditions du Rouergue, 2001
- *Poulette Crevette*, Magnard, 2001
- *L'Enfant du toit du monde*, Magnard jeunesse, 2001
- *La haute tour sombre*, Magnard jeunesse, 2001
- *Le trésor d'Erik le Rouge*, Magnard jeunesse, 2001
- *Mémed et les 40 menteurs*, Magnard jeunesse, 2002
- *Le grand voyage du petit mille-pattes*, Magnard jeunesse, 2003
- *Le Dragon de Mimi*, illustrations de Clotilde Perrin, Magnard, 2004
- *Tokoubei l'enfant des péches*, Magnard jeunesse, 2005
- *La rivière aux crocodiles Baama-Ba*, Magnard jeunesse, 2005
- *Pas si grave*, Magnard jeunesse, 2006
- *Fabliaux du Moyen Âge*, Magnard, 2006
- *Contes des Indiens d'Amérique* Magnard, 2006
- *Noisette*, Magnard, 2016

Illustration de couverture :  
karynhonor © 123RF.com

© Éditions Passiflore – 2026  
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax  
[www.editions-passiflore.com](http://www.editions-passiflore.com)

Françoise Guillaumond

# Les canous

*roman*

Editions **Passiflore**

Tous les oiseaux témoignent à leurs petits la plus grande tendresse : en cas de danger, ils les défendent, emploient tous les moyens pour écarter leurs ennemis, sacrifient leur vie pour les sauver. Les petits, de leur côté, ne leur témoignent pas moins d'amour et obéissent à leurs signaux. Quand les jeunes ont pris leur envol, les parents les accompagnent, leur apprennent à chercher leur nourriture. Ils ne les abandonnent qu'une fois l'instruction terminée. Les oisillons partis ne reviennent jamais au nid. Parfois un oisillon plus faible est poussé hors du nid par un frère ou par les parents. Parfois il tombe seul, pensant réussir à voler mais il était trop tôt.

In *Le comportement des oiseaux*  
Imago Mundi (encyclopédie en ligne)

## **Prologue**

Son corps suspendu au portemanteau attend que quelqu'une vienne, la décroche, l'amène à la lumière, lui dise qui elle est. Elle n'a pas plus d'épaisseur qu'une feuille de papier dans un livre jamais écrit dans une pièce obscure d'une maison perdue dans la nuit de l'hiver. C'est dire le froid des silences.

Son corps? Un corps d'enfant pâle sorti du ventre de la petite Marie, celle-là toujours à s'activer petite femme au dos courbé, abandonnée, tête vide. Marie elle-même sortie du ventre de Bertille une intrépide à la tonalité aiguë, bavarde aux prières à l'enfant Jésus, terrifiée à l'idée que le diable puisse venir lui brûler le dessous des pieds.

Bertille elle-même sortie du ventre de Victorine, femme rebelle au front altier née d'Agnès bergère de profession sur les rives du lac Saint-Fortier et ainsi de suite jusqu'à la femme originelle mais celle-là impossible à nommer tant elle est lointaine.

Derrière ce corps suspendu une foule de corps à révéler, survivantes, orphelines, laborieuses, vaillantes, faisant des affaires ou grattant la terre, femmes de seigneurs ou servantes craignant Dieu. Toutes muettes attendant que quelqu'une les débarrasse de la poussière et leur rende un corps chaud à même de réduire les silences qui prolifèrent : oublis, disparitions.

Commencer par allumer la lumière, que ce corps sache qui parle quand elle parle et qui écrit quand elle écrit.

Après viendront les mots, les histoires familières de l'enfance : La petite fille aux allumettes à peine née déjà consumée, Saint Nicolas et les trois innocents au couteau taché de sang dans un saloir fermé au verrou et la chanson du petit navire :

*Le sort tomba sur le plus jeune  
Ce sera lui, qui, qui sera mangé,  
Ce sera lui, qui, qui sera mangé!*

Quelque chose se décroche, un livre s'écrit sur la table de la maison ouverte sur un jardin où nichent un couple de mésanges et leurs petits. Ça pépie dans tous les coins.

Impossible de refermer la porte.

# **Première partie**

La première nuit dont elle se souvient c'est cette nuit problématique entre un samedi et un dimanche car le cabinet médical n'ouvre que le lundi matin et comment faire avec un enfant malade qui pleure, qui a mal et ça ne passe pas malgré la pipette de Doliprane, malgré les cris de l'homme qui ordonne à l'enfant d'arrêter sa comédie — mot inapproprié en la circonstance puisque la douleur est réelle — et les cris de l'homme s'ajoutent aux pleurs du petit garçon qui redoublent parce qu'à présent en plus d'avoir mal il a peur des injonctions de l'homme qu'il ne comprend pas, surtout qu'il ne sait pas dire exactement où il a mal, il sanglote : J'ai mal partout. Autour de lui les deux adultes s'agitent de plus en plus au fur et à mesure que la fièvre monte et elle qui est plus petite que le petit garçon se tait laissant rouler de grosses larmes sur ses joues et si elle-même avait mal quelque part à cet instant elle ne le dirait certainement pas de peur que tout explose dans l'appartement : les adultes, son frère, les cloisons, la cuisine en Formica noir et jaune, les lits collés côte à côte dans un recoin

derrière le rideau fleuri, jusqu'aux toilettes derrière la porte d'entrée entre les deux paliers avec la minuscule fenêtre où le petit garçon s'est glissé un jour pour sauter du deuxième étage comme un personnage de BD qui tombe de haut et rebondit. Heureusement qu'avant de plonger tête la première il a crié :

– Je plonge comme Mickey !

La femme est arrivée en courant l'a retenu de justesse par la culotte évitant de peu le drame. Mais dans l'instant, dans l'appartement humide difficile à chauffer, un autre drame se joue au cours de cette nuit de samedi à dimanche. Ce n'est pas une comédie comme l'insinue le père car le petit garçon pleure sans discontinuer tant il souffre. La nuit n'en finit pas de durer et plus elle dure plus les adultes s'énervent si bien que la petite sent monter la tension entre ce qu'il aurait fallu faire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faudrait faire et la femme qui d'ordinaire acquiesce à tout ce que dit l'homme serre les mâchoires, proteste, elle est la mère quand même elle sait que ce n'est pas normal même si elle ne pèse pas grand-chose ici, d'ailleurs elle a beaucoup maigri surtout après sa dépression suite à la naissance de la fillette mais elle ne supporte pas de voir son fils brûlant, les joues rouges, elle couvre l'enfant qui se découvre aussitôt et l'homme s'énerve :

– Tu vois bien qu'il a trop chaud.

Mais elle persiste et l'homme furieux attrape son paquet de cigarettes, part en claquant la porte, laissant la femme seule avec les deux enfants celui qui sanglote parce qu'il a mal et celle qui pleure en

silence et personne ne s'en aperçoit. Heureusement le calme finit par revenir dans la chambre lorsque le petit garçon épuisé se blottit contre la poitrine de la femme et s'endort le visage crispé de douleur. C'est la plus petite qui veille, bébé chouette aux yeux ronds. Elle ne peut pas fermer l'œil car qui sait ce qui arriverait à son frère si elle s'endormait. Elle attend que le jour se lève que la vie s'apaise et lui offre quelque chose de beau à la mesure de ce ciel rose d'hiver qui s'éclaircit peu à peu. L'homme revient accompagné d'une forte odeur de tabac et d'une voisine, une infirmière, qui ausculte le petit garçon et décide de l'envoyer à l'hôpital. Dans le jour naissant la petite fille qui n'a pas encore les mots pour dire ce qu'elle ressent proteste vigoureusement en criant qu'elle ne veut pas qu'on emmène son frère, qu'elle ne veut pas rester sans lui dans cet appartement. Elle hurle de toutes ses forces qu'elle ne veut pas, personne ne l'entend.

Ils roulent de nuit. C'est le père qui conduit. Il a pris des cachets pour dilater ses pupilles, voir clair dans l'obscurité. Les routes tortueuses secouent les enfants. La petite sent son ventre se retourner si bien qu'elle dit d'une voix qui s'étrangle qu'elle a envie de vomir. Ça énerve le père qui déteste s'arrêter mais devant la pâleur de l'enfant la mère insiste aussi le père freine brutalement se range sur le bas-côté. La petite descend pliée en deux, elle penche la tête au-dessus des herbes folles qui longent la route, les phares des voitures éclairent son corps fragile mais rien ne vient si bien que le père s'impatiente et l'enfant remonte à l'arrière de la voiture à côté de son frère qui lui fait un pauvre sourire :

– Tu es une brave.

Il lui prend la main la serre doucement tandis que la voiture redémarre dans un crissement de pneus car la conduite du père est une conduite sans tendresse tout en à-coups et la fillette rassérénée un temps par le court bol d'air frais et le sourire du frère sent à nouveau

son estomac se nouer. Elle serre les lèvres n'osant rien demander jusqu'au moment où elle n'en peut plus :

– Je vais vomir.

L'homme énervé lui demande si elle en est sûre. Comment répondre à cette question si ce n'est en répétant :

– Je crois, oui je crois que je vais vomir.

La mère regarde le père avec insistance si bien qu'il finit par s'arrêter, l'enfant descend et elle ne sait plus pourquoi elle tremble si c'est le mal au cœur ou la peur de l'homme qui trépigne à l'avant de la voiture et répète qu'à ce rythme on n'arrivera jamais à temps pour la messe de baptême qui est prévue demain matin à 9h30. Les têtes sont tournées vers la fillette qui n'ose pas dire qu'elle se sent mieux tandis que le père hurle :

– Vomis! Mais tu vas vomir!

La petite n'a plus envie. Le père hausse encore la voix :

– Je te préviens, je ne m'arrêterai plus.

La voiture redémarre mais à nouveau le ventre de l'enfant ne supporte pas les virages et le père ne supporte pas l'enfant qui gémit et la main du frère serre de plus en plus fort celle de la petite qui supplie :

– S'il vous plaît, c'est la dernière fois, promis, je me sens vraiment mal.

Le père crie :

– Non c'est non.

Comme la mère interfère il hurle :

– Tu ne vois pas que c'est de la comédie!

Il aime décidément le mot comédie le père, pourtant rien de drôle ici mais comme la petite hoquette mains devant la bouche en pleurant, le frère dit calmement au père de s'arrêter et curieusement il obtempère. Le reste du trajet la fillette tremble, son frère lui entoure les épaules et ils finissent par s'endormir l'un contre l'autre jusqu'au matin.

C'est un petit vélo rouge à roulettes avec un pignon fixe qui permet à Alice d'avancer ou de reculer, il lui suffit d'appuyer sur les pédales dans un sens ou dans l'autre. Alors que le grand vélo bleu du frère est à roue libre si bien qu'après un bel élan même s'il arrête de pédaler, qu'il écarte les jambes, ouvre les bras — le frère sait lâcher le guidon sans tomber — le vélo continue sa course droit devant. Le frère roule plus vite qu'Alice, par contre il l'attend toujours après chaque virage. Parfois ils fixent des bouts de carton qui frottent sur les rayons et les vélos se mettent à pétarader comme des mobylettes. Ils rient avec le sentiment d'avaler la route comme le géant du conte avec ses bottes de sept lieues, ils jubilent bouche grande ouverte, les joues gonflées d'air, ils crient du bonheur de se sentir immenses et libres. Avant de rentrer les deux enfants rangent leurs vélos côté à côté dans le garage à vélos avec le scooter d'Iris et le landau du bébé de Madame Meunier.

Parfois, le soir, après l'école, quand il n'a pas entraînement de foot, le frère sort son vélo du garage et s'essaie à des figures incroyables : debout sur les pédales jambes croisées, assis sur le porte-bagages, accroupi sur la selle, cela émerveille Alice mais la terrifie.

– Surtout ne tombe pas!

Bien sûr le frère tombe. Il faut lui recoudre le nez comme dans la chanson avec un fil qui n'est pas doré et qui disparaît tout seul au bout de quelques jours.

Et quand le frère tombe c'est Alice qui pleure. Il la réconforte :

– Ça va aller.

Il sort un mouchoir de sa poche, lui mouche le nez et lui promet que le jour de ses quatre ans il lui apprendra à faire du vélo sans roulettes et comme il la tiendra, elle ne tombera pas.

C'est la nuit de la déchirure la nuit où la mère perd son fils, où Alice perd son frère, où le frère perd tout. C'est la nuit où le père dit : Je prends le garçon je te laisse la fille, chacun le sien, on est quittes. Comme si c'était une histoire d'équité cette séparation qu'il a décidée seul. Et s'il n'y avait eu qu'un enfant est-ce qu'il l'aurait coupé en deux? La petite n'est au courant de rien puisqu'elle dort. Comme c'est samedi elle va faire la grasse matinée et avant qu'elle ne se réveille elle ne saura rien du lit déserté, ni des vêtements abandonnés dans les placards, ni des livres de son frère laissés sur les étagères de la bibliothèque et qu'il ne lira plus. Elle ne sait rien non plus de l'effondrement de la mère quand elle comprend que le père ne s'est pas contenté de récupérer son fils après l'entraînement de foot mais qu'il l'a enlevé même s'il ne serait pas d'accord avec cette formulation puisqu'il considère que son fils lui appartient. Au départ la mère n'est pas non plus au courant puisque le père lui a dit : Je vais chercher le petit au foot. Mais le temps a passé personne n'est

rentré, la petite fatiguée est allée se coucher et la mère attend ses hommes, comme elle dit. Elle a gardé les repas au chaud. Elle est sûre qu'ils auront faim en rentrant après l'entraînement qui a sûrement duré plus longtemps que prévu comme cela arrive parfois, même si c'est rare, avant un match important.

Le temps passe, le carillon égrène les quarts les demies et les heures de la nuit, cela n'en finit pas. Personne ne revient. La mère s'est assise à côté de la porte d'entrée le dos bien droit sur le bord de la chaise — cela a toujours agacé l'homme cette façon qu'elle a de s'asseoir sur le bord de la chaise — elle attend que quelque chose se passe quand tout à coup le téléphone sonne et c'est la voix du père qui dit :

— Je pars avec lui, tu peux garder ta fille, chacun le sien. Et comme elle crie, supplie, il dit que ça ne sert à rien, à l'heure qu'il est ils sont déjà loin, il part en Espagne, ils ne reviendront pas et comme la voix de la femme se déchire, il raccroche. La mère reste hébétée. Dans un premier temps les mots de l'homme refusent de pénétrer son cerveau. Elle finit par s'effondrer sur le carrelage de la cuisine. Elle répète le prénom de son fils comme une prière pour que ce ne soit qu'un mauvais rêve, qu'ils reviennent, mais bien sûr elle sait que puisque l'homme l'a décidé ils ne reviendront pas, il ne lui ramènera pas son fils qu'elle aime tant. Elle se relève, chancelle, se raccroche au buffet puis à la table de la cuisine et rejoint la petite dans la chambre. Elle la regarde dormir d'un sommeil paisible, soupire : Ma pauvre fille. Même si la plus pauvre des deux à

cet instant n'est certainement pas l'enfant qui fait des rêves lumineux mais elle que cette nuit déchiquette et qui finit par s'allonger contre l'enfant pour attendre le matin.

Alice se souvient d'une photo prise peu de temps avant le départ du frère. Les deux enfants posent côté à côté avec leurs vélos, ils sourient, agitent la main vers l'objectif. Ce qui est curieux c'est que dans son souvenir la photo s'anime un court instant comme ces paysages enfermés dans une boule en verre qu'on retourne et miracle la neige tombe. C'est bref mais troublant, comme si la vie n'en finissait pas de déborder de la photo.

Quand elle comprend que son frère est parti, Alice va chercher son petit vélo rouge et pour la première fois le vélo bleu reste seul dans le garage. Elle s'élance sur le trottoir à toute vitesse roule autour du pâté de maisons, elle se dit que si elle pédale vite elle pourra peut-être retrouver son frère et comme les parents lui ont interdit de traverser la route, elle tourne en rond. C'est la police qui la ramène épuisée, en larmes, elle ne voulait ni s'arrêter ni rentrer. Il a fallu l'arracher à son vélo. Dans l'appartement sombre personne ne

l'attend. Alice pense à son frère toujours posté en sortie de virages. Depuis qu'Alice est partie la mère ne s'est rendu compte de rien, elle est restée clouée sur le bord de sa chaise. Quand on lui tend la petite, elle la serre machinalement dans les bras, se mord les lèvres pour ne pas hurler : Qu'on me rende mon fils !

Le soir dans l'alcôve, allongée à côté du lit vide, Alice pense au petit vélo rouge collé au grand vélo bleu dans l'obscurité du garage, cela la réconforte un peu. Elle s'imagine remonter dessus, pédaler en arrière pour reculer reculer jusqu'au temps d'avant où son frère se tenait à ses côtés.

Dehors il pleut des ronds dans les flaques où se noient des feuilles de platane parfaites mais plus pour longtemps. L'eau accélère la décomposition de ce qui fut bruissement d'arbre, ombre et maison pour étourneaux.



« C'est la nuit de la déchirure la nuit où la mère perd son fils, où Alice perd son frère, où le frère perd tout. C'est la nuit où le père dit : Je prends le garçon je te laisse la fille, chacun le sien, on est quittes. »

Le monde s'effondre autour d'Alice, mais il lui reste l'imagination. « On dirait qu'on serait des oiseaux », propose-t-elle à ses cousines-sœurs.

Elle cherche son frère dans chaque visage qu'elle croise et pour ne pas s'effondrer elle danse, c'est ce qui la tient debout. « Fatiguée ? C'te blague. Je te la refais dix fois, cent fois ta choré. »

Un roman initiatique sur le thème de la résilience, des liens choisis et de la création artistique.

Françoise Guillaumond est une artiste autrice qui a publié, hormis le roman pour adultes *Trop de bruit dans le vide-ordures* aux éditions du Rouergue, de nombreux livres et albums jeunesse. Elle dirige la compagnie de théâtre de rue qu'elle a créée, La baleine-cargo, à La Rochelle.

18€

